

HISTOIRE DE LA BOTANIQUE SAVOYARDE, par **M.** le docteur **L. BOUVIER.**

Éminence, Messieurs,

M. le docteur **E. Cosson**, notre président, avec l'autorité qui se rattache à ses nombreux et remarquables travaux, vient de rappeler les glorieux titres des botanistes italiens à la reconnaissance de la science. Il s'est plu à remettre en lumière tout spécialement ceux d'Allioni qui, le premier, a illustré cette incomparable région du Mont-Cenis que nous allons visiter. Le pays de Cottius offrira aux membres de la Société d'intéressantes études d'histoire et de critique, car bon nombre des plantes qu'il renferme réclament aujourd'hui de nouvelles investigations.

Dans l'œuvre scientifique, il y a de tout un peu : il y a des mérites brillants, des mérites de premier ordre ; il y a aussi des mérites modestes, des labeurs secondaires que j'appellerais volontiers des mérites utiles. Et si la science marche, si elle recule ses limites de jour en jour, elle le doit au concours simultané des uns et des autres. Une large part a été faite aux premiers ; permettez-moi de prendre souci des seconds et de vous dire les états de service fournis depuis deux siècles bientôt dans les Alpes de la vieille Savoie par une succession sans cesse renaissante de botanistes de tous les âges et de tous les pays.

Dans les différentes sessions qu'elle a tenues jusqu'ici, la Société botanique de France s'est fait un devoir de renouer constamment le présent au passé, en comptant largement avec les recherches et les préoccupations de ses devanciers. Dans cette enceinte, je ne saurais manquer à ce précédent que j'invoque avec autant de justice que de satisfaction personnelle.

I

Depuis longtemps, les Alpes savoyardes, par la variété de leurs formes, l'étendue de leur surface, l'altitude de leurs fiers sommets et la richesse de leurs productions végétales, ont eu l'incontestable privilège d'attirer à elles les pionniers de la science et de provoquer, d'année en année, les explorations des botanistes.

Le premier venu dans nos parages, qui commence cette longue série d'in-fatigables chercheurs sur le sol de l'Allobrogie, est presque une figure légendaire. C'est un des patriarches de la botanique, et c'est la Suisse qui a le mérite de nous l'envoyer, comme elle a encore, par une rare et heureuse exception, la gloire de posséder, à l'heure qu'il est, le plus grand nombre d'intelligences vouées au culte de la nature (1). Le voyage de **J. Baubin** remonte

(1) La Société helvétique des sciences naturelles se compose en ce moment de plus de huit cents membres indigènes, pris dans toutes les classes du pays.

à l'année 1564. A ce voyage se joint la première mention, que je sache, de l'*Artemisia Absinthium* L., comme plante indigène de notre pays.

Compatriote de Bauhin et rival de Linné, Haller vint à deux reprises, en 1728 et en 1736, herboriser au mont Salève. Le Chablais ne lui fut pas étranger, et c'est sur les frontières d'une province de l'ancien duché de Savoie que ce grand homme, retiré dans un humble village du canton de Vaud, rédigea sa célèbre *Histoire des plantes de la Suisse*. Voici, du reste, en quels termes Saussure rend compte d'une visite qu'il fit à la résidence du botaniste solitaire :

« Lorsque j'allai le voir en 1764, j'étais déjà depuis quelques années en relation avec lui, je lui avais même fait d'autres visites et il m'avait toujours reçu avec bonté ; mais cette dernière parut lui faire encore plus de plaisir, parce qu'il était, comme il le dit lui-même, pressé du besoin de voir quel qu'un avec qui il pût s'entretenir des objets de ses études. En effet, il suspendit toutes ses occupations, et pendant les huit jours que je passai dans sa maison, j'eus le bonheur d'être continuellement avec lui. J'avais alors vingt-quatre ans, je n'avais point encore vu, et je n'ai même guère vu depuis, d'hommes de cette trempe : car l'ami (1) le plus intime qu'il ait eu, le seul philosophe avec lequel j'aimasse à le comparer, est trop modeste pour me le permettre. Il est impossible d'exprimer l'admiration, le respect, je dirai presque le sentiment d'adoration que m'inspirait ce grand homme : quelle variété, quelle richesse, quelle profondeur et quelle clarté dans ses idées ! Sa conversation était animée, non de ce feu qui éblouit et fatigue en même temps, mais de cette chaleur douce et profonde qui vous pénètre, vous réchauffe et semble vous élever au niveau de celui qui vous parle. S'il sentait sa supériorité (et comment aurait-il pu l'ignorer ?), au moins n'offensait-il jamais l'amour-propre ; il écoutait les objections avec la plus grande patience, résolvait les doutes et n'avait jamais le ton tranchant et absolu, si ce n'est quand il était question de ce qui pouvait blesser les mœurs ou la religion. Ces huit jours ont laissé dans mon âme des traces ineffaçables ; sa conversation m'embrasait d'amour pour l'étude et pour tout ce qui est bon et honnête ; je passais les nuits à méditer et à écrire ce qu'il avait dit le jour ; je ne me séparai de lui qu'avec les regrets les plus vifs, et notre liaison n'a fini qu'avec sa trop courte vie. »

Haller passa six ans à Roche, chargé de la direction des salines de Bex (2). Il avait compté sur cette retraite isolée pour se livrer entièrement à ses études

(1) Cette allusion a trait à l'un des hommes qui ont le plus contribué à propager le goût des sciences naturelles au dernier siècle, à l'illustre Bonnet qui était à la fois le maître et l'oncle de Saussure.

(2) Visitant, il y a quelques années, les salines de Bex, j'ai pu me convaincre par moi-même que ce bel établissement conservait encore l'empreinte du grand homme qui avait présidé à son administration cent ans auparavant.

de physiologie et de botanique. Mais, au bout de trois ans, la solitude qui lui avait d'abord procuré tous ses avantages ne lui ménagea pas non plus les tristes inconvénients qu'elle entraîne, et Haller, déçu comme tant d'autres, laisse échapper cet aveu précieux à recueillir, à savoir, que l'homme, surtout à l'approche de la vieillesse, a besoin de société pour être heureux.

A côté du maître, plaçons l'élève, citons l'hôte de Roche, le correspondant et l'ami de Haller, qui vint, le premier, dans sa longue course à travers nos Alpes, avec un incomparable courage, se mettre en quête des phénomènes des hautes régions et asseoir l'histoire physique du globe sur des données exactes et positives. A mon sens, le père de l'observation alpine, celui qui, plus que personne, en a honoré la pratique, celui qui en a montré les lois et leurs merveilleux effets dans un style toujours animé et palpitant d'intérêt; en un mot, l'homme infatigable qui a fondé l'histoire naturelle de la chaîne centrale de l'Europe et qui, à cette tâche nouvelle a consacré, usé et perdu sa vie; celui-là, notre maître à tous, c'est Horace-Bénédict de Saussure, l'un des plus grands observateurs et des plus courageux missionnaires de la science du XVIII^e siècle.

Pendant trente-six années, Saussure se renferme, pour ainsi parler, dans les Alpes savoyardes et consacre à leur étude la majeure partie de sa fortune. Durant cet intervalle, et notamment en 1772, 1780 et 1787, il parcourt la Savoie dans toute sa longueur, de Genève au Mont-Cenis, traverse quatorze fois la chaîne entière par huit passages différents, dirige seize grandes excursions au centre de la même chaîne et se passionne pour cette merveilleuse vallée de Chamonix qui avait fait le tourment de ses premières années et qu'il traite toute sa vie en enfant bien-aimée. Tous ces voyages, il les accomplit en physicien de premier ordre, en géologue consommé, en vrai botaniste, le baromètre d'une main et le marteau de l'autre. Tantôt ayant à sa solde un nombreux personnel de montagnards, tantôt accompagné de quelques amis, et sans être jamais arrêté par les neiges et les glaces permanentes, il gravit, chemin faisant, toutes les sommités accessibles qui lui promettent une découverte, il parvient jusqu'aux plus hautes cimes qui lui doivent leur première histoire. Pour se reposer de ses grandes fatigues, il consigne ses observations jour par jour, année par année, toutes observations qui viennent se condenser dans un grand ouvrage devenu immortel et consulté encore par tous ceux qui viennent aux mêmes lieux, obéissant aux mêmes inspirations.

Les faits botaniques relatés dans les *Voyages* de l'illustre Génevois ne doivent pas être passés sous silence. Ils ont à mes yeux cette double importance, d'avoir trait presque exclusivement à la géographie botanique de la Savoie et d'en avoir tracé les premiers linéaments scientifiques.

Au Salève, il cite :

Ranunculus Thora.

Anthyllis montana.

Potentilla rupestris.

Asperugo procumbens.

Orchis pyramidalis.

Satyrium nigrum.

Daphne alpina.

Dans les pâturages du Môle, au-dessus de Bonneville :

Gentiana purpurea.
 Anemone narcissiflora.
 — alpina (désigné à tort sous le nom
 de *A. Pulsatilla*).
 Crepis aurea.
 Campanula thyrsoidea.
 Gentiana acaulis.

Pinguicula alpina.
 Oxyria digyna.
 Viola biflora.
 Tussilago alpina.
 Salix retusa.
 — reticulata.

Au Brévent, dans la vallée de Chamonix :

Potentilla grandiflora.
 Gentiana asclepiadea.
 Arnica scorpioides.
 Artemisia rupestris.

Saxifraga aspera.
 Chelidonium majus.
 Scleranthus perennis.
 Juncus trifidus.

Dans les bois du Montanvert :

Achillea macrophylla.
 Chrysosplenium alternifolium.
 Euphrasia minima.
 Vaccinium Vitis idæa.

Vaccinium Myrtillus.
 — uliginosum.
 Arnica montana.
 Pinus Cembra.

Au bord de la Mer-de-Glace :

Chrysanthemum alpinum.
 Pedicularis rostrata.
 Viola cenisia.
 — biflora.
 Potentilla aurea.
 Empetrum nigrum.

Phyteuma hemisphaericum.
 Saxifraga cuneifolia.
 — bryoides.
 Arenaria grandiflora.
 Trifolium alpinum.
 Alchimilla pentaphylla.

Il signale les plantes les plus remarquables qu'il a rencontrées au Salève, dans les pâturages du Môle, au Brévent, dans les bois du Montanvert et au bord de la Mer-de-Glace. Les deux plantes, trouvées par lui à la plus grande élévation sont, d'une part, au col du Géant : l'*Aretia helvetica* Gaud., et d'autre part, aux Grands-Mulets : le *Silene acaulis*.

Indépendamment des plantes qu'il note en passant au Buet, au col de Balme et au col du Bonhomme, il indique aux Voirons l'existence du *Linnaea borealis*, plante du nord de l'Europe, qui a tout à fait disparu de cette localité. J'en dirai autant du *Celtis australis*, qu'il a reconnu à Saint-Innocent, près d'Aix-les-Bains : cet arbre magnifique des contrées méridionales ne se retrouve plus dans l'endroit indiqué. Un dernier trait recommande aux botanistes la mémoire de Saussure : c'est par la botanique qu'il a commencé sa carrière scientifique ; c'est encore à elle qu'il a voué les derniers jours de sa laborieuse existence.

Après lui et sur ses pas apparaît une autre illustration qui nous touche de plus près, je veux parler du célèbre auteur du *Flora helvetica*. En 1799, nous trouvons Gaudin sur la route de Chamonix, visitant le Montanvert, les bords de la Mer-de-Glace, le col de Balme, et y faisant une abondante récolte de plantes alpines.

Gaudin rencontra près de la Mer-de-Glace et dans les pâturages de l'aiguille de Charmoz :

Achillea moschata.
Geum montanum.
Hieracium alpinum.

Hieracium angustifolium.
Primula viscosa.
Viola cenisia.

Au col de Balme :

Erigeron alpinus.
Hieracium albidum.
Luzula lutea.

Salix helvetica Vill.
Senecio incanus.
Veronica bellidioides.

Auprès des chalets des Herbagères :

Ajuga pyramidalis.
Pedicularis recutita.

Pedicularis rostrata.

Dans la vallée de Mont-Joie :

Acrostichum septentrionale.
Calamintha grandiflora.

Colchicum alpinum.

Au Chapiù :

Pedicularis gyroflexa.

Au col des Fours :

Androsace alpina Gaud.
Carex capillaris.
— *curvula.*
— *foetida.*

Elyna spicata.
Luzula spadicea.
Saxifraga biflora.
Senecio incanus.

Au col de la Seigne :

Artemisia spicata.
Oxytropis campestris.

Statice plantaginea.

Au Grand-Saint-Bernard, deux espèces nouvelles lui tombent entre les mains : *Pedicularis pennina* Gaud. et *Androsace pennina* Gaud.

Ce voyage est bientôt suivi d'un autre. En 1804, il quitte Genève, et gagnant par la vallée de l'Arve et celle de Mont-Joie, il vient successivement observer la végétation du col du Bonhomme, du col des Fours, du col de la Seigne et de l'Allée-Blanche. Après un court séjour à Aoste et à Courmayeur, il traverse le Grand-Saint-Bernard, où il est accueilli avec toutes sortes d'égards par le prieur d'Alesse, et rentre dans sa demeure, à Nyon, charmé des nouvelles découvertes de son voyage.

Quelques années après, il monte sur les Voirons, et de là pénètre dans la vallée d'Abondance, en Chablais, qui lui offrit comme particularité le *Salvia verticillata*.

Ramené vers les Alpes du Faucigny en 1808, il passe accompagné de ses deux amis Weisemann et Peterson, dans la vallée du Reposoir, et là, dans l'épaisse forêt de sapins qui domine la Chartreuse, il rencontre l'une de nos plus rares espèces, l'*Epipogon aphyllus*. L'ascension du mont Méry lui vaut

de nombreuses richesses, et entre autres cinq plantes de prédilection : *Ophrys alpina*, *Valeriana salianca*, *Saussurea alpina*, *Poa minor* Gaud., *Lappa tomentosa* All. Descendus à Sallanches, les trois voyageurs prennent le chemin de Chamonix par le col de la Forclaz. Ils gagnent le sommet du Brévent, et s'attachent à reconnaître les plantes de cette haute et riche montagne.

En avril 1810, Gaudin met fin à ses explorations dans nos parages par une course dernière, qu'il dirige cette fois du côté de la Maurienne et du Mont-Cenis. L'hiver finissait à peine, et dans cette saison, et au Mont-Cenis surtout, les fleurs sont rares; aussi le botaniste n'y remarque-t-il que deux seules plantes : *Orchis sambucina*, *Aëthionema saxatile*.

Tandis que Gaudin parcourait nos grandes Alpes, entassant plantes sur plantes dans l'intérêt de sa flore qui parut en 1828, fruit de trente années de courses et d'observations, un autre voyageur prend en même temps que lui le bâton des montagnes. Il concentre ses explorations dans les vallées de Thônes et du Reposoir, qu'il étudie avec l'ardeur et l'enthousiasme de la jeunesse. Encouragé par les conseils du médecin Jurine, son compatriote, Berger (de Genève) s'attache à déterminer, pendant les années 1799, 1800, 1801, au moyen du baromètre, la hauteur de la Tournette et du mont Parmelan. Pendant ces trois années consécutives, on le voit promenant ses pas de Thônes au Reposoir et du Reposoir à Thônes, l'œil fixé sur tous les phénomènes d'histoire naturelle qui signalent ce pays si digne d'intérêt. Il fait cette remarque que la vallée de Thônes, vallée très-resserrée et flanquée de pentes nues sur la rive droite du Fier, disposition éminemment propre à la concentration des rayons solaires, il remarque, dis-je, que cette vallée devait jouir d'une température moyenne plus élevée que celle de Genève. Il fonde son observation sur la présence de l'*Artemisia Absinthium* qu'il y rencontre, plante en effet très-répan due d'Alex aux portes de Thônes, et que l'on cherche en vain dans le bassin du Léman.

Se reportant sur la vallée du Reposoir, il découvre avant Gaudin, à Pont-du-Château, sur les flancs du Méry : *Valeriana salianca*, plante qu'il apporte comme nouvelle aux floristes de la Suisse, *Eryngium alpinum*, *Phaca frigida* et *Leontodon Taraxaci*. Au mont Vergy, si riche en plantes rares, il observe parmi les éboulements de l'Encrenaz, au-dessus du lac Saxonnex, le *Papaver alpinum*.

Le célèbre auteur du *Prodromus* n'est point resté étranger à nos localités, et depuis 1816, époque de sa rentrée à Genève, il en visita plusieurs. Au mois de juillet, peu de temps avant sa mort, De Candolle se trouvait aux bains de Saint-Gervais, cherchant dans les eaux bienfaisantes de ce pittoresque séjour un allègement à ses souffrances. Notre vénérable ami M. Chavin, curé de Compesièrre, charmé d'y rencontrer son illustre confrère, parcourait les environs et venait, à son retour à l'établissement, lui faire part du résultat de ses récoltes. De Candolle prenait plaisir à voir encore ces plantes des Alpes qu'il

avait tant de fois décrites, mais qu'il ne pouvait plus, à son grand regret, aller reconnaître sur place.

Les nombreux disciples du Linné suisse n'ont laissé à personne le soin de visiter et de scruter avec plus d'amour les Alpes savoyardes; chaque année les ramène, heureusement pour la science, les uns ou les autres dans nos parages. Jaloux de soutenir avec honneur la vieille réputation scientifique de la moderne Athènes, les botanistes genevois ont, pour la plupart, payé leur tribut à ces mêmes Alpes, soit dans leurs écrits, soit par leurs pérégrinations.

M. Duby recherche depuis plus de vingt ans, tant en Suisse qu'en Savoie, les Cryptogames dont la description doit trouver place dans la deuxième édition du *Botanicon gallicum*. M. Alphonse De Candolle, dans une publication importante, qui le range parmi les premiers botanistes contemporains, a réuni des considérations étendues, relativement à l'aire, à la situation, aux limites géographiques des familles, des genres et des espèces alpines.

M. Edmond Boissier, qui a exploré en 1837 l'ancien royaume de Grenade, partie la moins visitée et peut-être la plus riche, la plus curieuse de l'Espagne, et que son ardeur pour la science a conduit en 1842 jusqu'en Orient, est un des plus sagaces descripteurs de l'époque. Travailleur infatigable, usant le plus noblement du monde d'une grande fortune, il met tous les jours avec une rare bienveillance à la disposition des hommes d'étude le plus bel herbier que je connaisse, dans lequel j'ai pu voir bon nombre d'espèces récoltées dans nos stations classiques.

Directeur du jardin botanique de Genève, ami et collaborateur de M. Boissier, M. Reuter se distingue par l'affection toute spéciale qu'il porte aux régions des hautes Alpes. Il a visité la vallée du Reposoir, parcouru la Tarentaise, et séjourné par trois fois au Mont-Cenis, en 1842, 1851 et 1863. Ce triple séjour lui a permis de découvrir l'*Arabis cenisia* Reut., l'*Anthyllis parviflora* Reut., espèce provisoire et même très-contestable, et de retrouver le *Cardamine thalictroides*, qui, depuis Allioni, s'était constamment dérobé aux recherches des explorateurs. Son *Catalogue des plantes vasculaires qui croissent naturellement aux environs de Genève* contient l'indication d'une grande quantité de plantes de la Haute-Savoie. M. Rapin, auteur d'une excellente flore du bassin du Léman, observateur exact et consciencieux, poursuit ses études sur les plantes de nos régions. M. l'abbé Chavin, curé de Compesière, disciple de Gaudin, dont il conserve religieusement le souvenir et les traditions, est un explorateur infatigable, et l'un des plus versés dans la connaissance des plantes des Alpes. Ni l'âge, ni l'administration d'une grande paroisse n'ont pu refroidir l'amour de la science chez notre vénérable ami, dont le domicile charmant est le trait d'union accepté entre les botanistes de Genève et ceux de la Savoie.

M. J. Mueller, conservateur de l'herbier De Candolle, qui prépare la monographie des Euphorbiacées pour le *Prodromus*, et qui a publié l'énumération complète des Lichens des environs de Genève, le docteur Fauconnet,

M. Ducommun, MM. Alfred et Édouard Huet se rangent parmi les pérégrinateurs dont les découvertes apportent chaque année de nouveaux matériaux pour la flore de la Suisse et de la Savoie.

II

Tandis que les botanistes suisses dirigent avec une prédilection bien marquée leurs explorations dans la Savoie septentrionale, les botanistes italiens, de leur côté, s'attachent aux parties orientale et méridionale du même pays.

Un des premiers, Allioni se voue pendant plus de trente ans à l'étude des plantes du Mont-Cenis. Il les récolte en abondance, en décrit les nombreuses espèces, et leur fait une large part dans son *Flora pedemontana*. Sur les 2800 plantes décrites dans cet ouvrage, celles du Mont-Cenis s'élèvent au nombre de 130 à 140 espèces.

C'est en Savoie que le botaniste piémontais fait son premier voyage scientifique. En l'année 1750, descendant la Maurienne, il passe à Chambéry où il reçoit en communication un fascicule de plantes du pays; il traverse Annecy et fait dans cette ville la connaissance de l'abbé Éminet, modeste ecclésiastique qui s'occupait de recherches botaniques, et qui resta depuis son invariable ami. Heureux de cette rencontre, Allioni fait avec lui l'ascension de la Tournette, pendant laquelle il récolte plusieurs plantes qui figurent dans le *Flora pedemontana* avec l'indication de ce site, le plus élevé et le plus remarquable des environs d'Annecy. De cette ville, il se rend à Thonon, remonte par Bonneville et la vallée de l'Arve jusqu'à Chamonix, et de là, gagnant la vallée de Mont-Joie, il rentre à Turin par la Tarentaise, après avoir noté aux différentes stations de sa route les plantes qu'elles lui présentent (1).

Nature désintéressée, pleine de zèle, capable d'enthousiasme, l'illustre Piémontais, tout entier à l'ivresse de ses débuts, ne reculait devant aucune difficulté, et cette science qu'il aimait, il se plaisait à en propager le goût dans son entourage. Son exemple ne resta pas lettre morte; de nombreux disciples, qui avaient recueilli avec avidité les leçons du maître, se chargèrent de poursuivre

(1) Voici les principales mentions que nous avons à enregistrer dans ce voyage, qui consacre, dès cette époque, la richesse de la flore de Savoie :

Lanslebourg : *Goodyera repens*. — Bramans : *Ononis cenisia*, *Oxytropis pilosa*, *Hieracium lanatum*, *Euphrasia viscosa*. — Entre Termignon et Modane : *Matthiola varia*, *Erysimum crepidifolium*, *Lathyrus heterophyllus*. — Modane : *Scrofularia vernalis*, *Colchicum alpinum*. — Saint-Martin : *Leuzea conifera*, *Orobanchis luteus*, *Crocus sativus*, *Aethionema saxatile*. — Saint-Michel : *Evonymus latifolius*, *Cytisus supinus*. — Saint-Jean : *Vesicaria utriculata*, *Sedum altissimum*, *Bupleurum Gerardi*. — Saint-Hugon : *Chrysosplenium oppositifolium*, *Mulgedium Plumieri*, *Rhaponticum scariosum*. — Montmeillan : *Pistacia Terebinthus*, *Osyris alba*.

Moûtiers : *Ptychotis heterophylla*, *Chrysanthemum inodorum*, *Lavandula Spica*, *Samolus Valerandi*. — Bourg-Saint-Maurice : *Silybum Marianum*. — Tignes : *Viola pinnata*, *Corthusa Matthioli*. — Pralognan : *Eryngium alpinum*, *Cypripedium Calceolus*.

son œuvre. Dans cette voie, se montrèrent avec honneur Cornalia, Donati, Bellardi, Peyroleri et les deux frères Molineri.

Pierre Cornalia, gardien du jardin botanique de Turin, et Vitalianus Donati, professeur de botanique, visitent le Mont-Cenis, la Maurienne, la Tarentaise, le Grand-Saint-Bernard et la vallée d'Aoste. Louis Bellardi, élève d'Allioni, qu'une passion irrésistible entraîna de bonne heure vers l'étude des plantes, se rend au Mont-Cenis en 1764. Il y découvre le *Festuca flavescens* Bell., et parcourt en voyageur intrépide la plus grande partie de la Savoie. Peyroleri obéit à un autre mobile ; il prend le chemin des Alpes pour observer les plantes dans leur lieu natal ; et joint au talent de l'observateur l'habileté du peintre. Pierre et Ignace Molineri, qui surent associer aux liens du sang une communauté de vues et d'études, se distinguent par leurs fréquents voyages au Mont-Cenis, et contribuent au développement de la botanique au delà des monts. La science descriptive n'a pas perdu la mémoire des deux frères.

Au commencement de ce siècle, le Mont-Cenis reçut des visites successives de Lavy, de Ré et de Balbis. Plus récemment, le professeur Moris, Colla, Bertero, Ponsero, médecin à Suze, augmentèrent le nombre des explorateurs de la même contrée.

Enfin M. Parlatore, professeur d'histoire naturelle à Florence, préluant à la publication d'une œuvre à tous égards importante, vient clore cette liste. Il nous paraît être le dernier venu des botanistes italiens dans nos Alpes. Parti d'Aoste, le 4 août 1849, après avoir étudié la végétation du Cramont, il fit l'ascension du col du Géant, station si renommée depuis le séjour de Saussure, si périlleuse pour les audacieux qui tentent d'y porter leurs pas. Ayant satisfait sa curiosité de ce côté, il prit une autre direction, passa le col des Fours, le col du Bonhomme, s'engagea dans la vallée de Mont-Joie et arriva à Chamonix par Bionassay et le col de Voza. A Chamonix, le Montanvert, la Mer-de-Glace, le Jardin, le glacier d'Argentière furent l'objet des investigations du botaniste florentin. Chacun des points explorés par l'éminent voyageur fut l'objet d'une étude spéciale, publiée sous forme de lettres adressées à une amie de la science, et suivies du tableau systématique des espèces observées. Ces courses eurent pour résultat final la découverte, au Cramont, d'une nouvelle plante : *Oxytropis Parvopassuæ* Parl., très-voisine de l'*Oxytropis lapponica* Gaud., si elle n'en est pas toutefois une variété remarquable. Les observations multipliées qu'il devait à son voyage, M. Parlatore les a réunies dans une publication que je regarde comme une des meilleures monographies que puisse revendiquer la géographie botanique des Alpes.

Telle est, messieurs, la part de l'Italie dans ce pays que vous avez voulu reconnaître au nom de la science. Comme vous le voyez, cette part est assez belle pour exciter un sentiment de reconnaissance vis-à-vis de cette terre nourricière des arts et des sciences, et si nous avons dû nous en séparer, cela n'a pas été sans quelques regrets légitimes et bien plausibles.

III

Les anciens botanistes anglais qui ont pris part à l'exploration de nos Alpes se distinguent encore plus par leur mérite que par leur nombre. Ils se résument en deux noms : le premier est celui d'un grand naturaliste, un des législateurs de la science, qui parcourt successivement l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, s'arrête à Genève en 1665, et met trois mois à scruter une partie de la Savoie. L'autre passa au Mont-Cenis en 1810, et dit avoir récolté le *Kobresia caricina* sur les bords du lac. Ray et Smith, le prédécesseur de Linné d'une part, et l'auteur du *Botanicon anglicum* d'autre part, constituent un glorieux appoint fourni par l'Angleterre dans la recherche de nos plantes indigènes.

IV

Dans ce contingent d'illustres pérégrinateurs qui se dirigent sur nos Alpes, l'Allemagne a également sa part, part unique, part exceptionnelle, qui nous permet d'inscrire dans notre histoire la plus grande renommée scientifique du siècle.

En 1795, Alexandre de Humboldt, qui venait de publier son *Flora subterranea fribergensis*, après avoir cultivé la chimie et la botanique à Freiberg, alors le centre des études géologiques de l'Allemagne, fit à pied la route de Schaffhouse à Chamonix avec son ami Hasten et son second condisciple Freisleben. Il est à croire que les glaciers et la végétation de cette belle vallée produisirent une grande impression sur l'esprit du nouveau voyageur, si j'en juge d'après ses observations de cette époque, qui reviennent fréquemment dans le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*. Du reste, voici la recommandation que le plus grand savant de notre âge présentait à un simple aubergiste de Chamonix, le 10 juillet de cette même année 1795 : « M. Pictet, professeur de philosophie à Genève, recommande à M. Couteran le baron de Humboldt, conseiller des mines du roi de Prusse, un des voyageurs les plus instruits qui aient jamais visité les glaciers. »

Vers 1830, un savant danois, aussi exact dans les faits qu'il a recueillis que dans les théories qu'il a exposées, Frédéric Schouw, déterminait la limite des arbres, et notamment la présence de l'*Abies excelsa* à 2063 mètres d'altitude dans la partie méridionale de la vallée de Chamonix. Il se livra aux mêmes études dans la partie méridionale du Mont-Cenis, et consigna le résultat de ses laborieuses recherches dans un ouvrage remarquable sur le climat de l'Italie.

Comptons encore parmi les investigateurs de nos montagnes, les frères Schlagintweit, qui, tous les trois, ont mis en commun de la façon la plus héroïque leurs lumières, leur science et leur jeunesse, dans le but d'explorer les régions de la haute Asie. Leur première publication, encouragée par Humboldt, parut à Leipzig en 1850 ; elle a trait à la physique, à la météorologie et

à la géographie botanique des Alpes. Après s'être occupés des chaînes orientales voisines de leur pays natal, les frères Schlagintweit se livrèrent à l'examen de la partie occidentale, portant successivement leurs pas en Piémont, en Savoie et en France. Toutes les questions relatives à la distribution géographique des plantes, les questions d'influence de toute sorte qui favorisent ou limitent la végétation dans les montagnes, ont reçu entre leurs mains des éclaircissements nouveaux qui ont largement profité au domaine de la science. Ils indiquent dans le nombre des plantes alpines les plus certaines qui s'aventurent au-dessus des neiges éternelles : *Silene acaulis*, *Saxifraga oppositifolia*, *S. bryoides*, *Ranunculus glacialis*, *Androsace glacialis*, plusieurs Cypéracées et Graminées.

V

Dans ce mouvement, et cette succession d'investigations, je ne saurais oublier la France, notre voisine d'hier et notre patrie d'aujourd'hui. Elle a aussi ses représentants, et dans le nombre de ceux qui nous visitent, les uns ont leur nom acquis à l'histoire, et les autres, nos contemporains, sont bien connus de vous tous.

Les deux plus anciens noms que je rencontre sont ceux de Tournefort et de Commerson.

Tournefort, à vingt-deux ans, parcourut, en 1678, les montagnes du Dauphiné et de la Savoie. Les plantes de son voyage devinrent la base de son herbier, conservé au Muséum d'histoire naturelle de Paris. — Commerson, si admirablement doué pour les sciences d'observation, naturaliste passionné, explorateur des plus infatigables, entreprit en 1755 un voyage en Savoie et en Suisse, où il alla faire la connaissance de Haller. Voici comment il s'exprime à ce propos dans une lettre à son ami Gérard, l'auteur du *Flora gallo-provincialis* : « Le voyage des Alpes que vous me proposés me rit très-fort, et je » n'hésite point d'en accepter le cartel pour la fin de may ou le commence- » ment de juin, si rien ne s'y oppose pour lors : quoi qu'il en soit, arran- » geons-en toujours le projet sur la proposition que vous m'en faites et ma » bonne volonté présente : je conçois bien qu'en compassant l'un et l'autre nos » marches, nous pourrions presque au jour nommé nous trouver tous les deux » à Turin, où vous assignés le rendez-vous, en par moy m'y rendant par Bel- » ley, Chambéry, Saint-Jean de Morienne, Exiles, Fenestrelles et Rivoli. Mais » le moyen de faire des journées réglées en herborisant à droite et à gauche, » sans parler de mille contre-temps qui nous peuvent retarder l'un ou l'autre, » chemin faisant ! »

M. Charles Des Moulins (de Bordeaux), dans une visite qu'il fit en 1820 aux glaciers de Chamonix, étudia la végétation de cette vallée, celle du Brévent et de la Mer-de-Glace. La phytostatique fut surtout l'objet de ses observations. — A la même époque, Seringe, élève de De Candolle, recueillit les plantes

de la chaîne du Pormonnaz, qui s'étend entre Sallanches et Servoz, et eut l'idée de les publier par fascicules de cent espèces. J'ai pu voir cette collection, devenue rare, dans le cabinet de l'ancien directeur du jardin botanique de Lyon.

MM. Lecoq (de Clermont), Alexis Jordan (de Lyon), parcoururent le Mont-Cenis, l'un en 1846 et l'autre en 1847. Mon ami M. Charles Beauteemps-Beaupré, aujourd'hui procureur impérial à Mantes, se trouva au Mont-Cenis en août 1847 et y recueillit une abondante provision de plantes, qui vinrent exciter l'intérêt de toute cette ardente phalange qui se groupait alors autour de notre regrettable maître, Adrien de Jussieu.

Maintenant j'ai hâte de vous parler du voyage encore peu connu d'un des principaux membres de la Société botanique, à la fondation de laquelle il a pris la plus grande part. Désireux de se renseigner sur la distribution géographique des plantes répandues dans la Tarentaise et la Maurienne et de les étudier comparativement avec celles du Valais, qui avaient été l'objet des premières explorations de sa jeunesse et qui lui étaient si familières, M. J. Gay (1) parcourut à pied ces deux provinces en 1830. Au 1^{er} juin il quitta Saint-Pierre d'Albigny, remonta le cours de l'Isère, allant successivement de Moûtiers au Bourg-Saint-Maurice, de cette dernière localité à Sainte-Foy et de Sainte-Foy dans le bassin de Vignes. De là, il pénétra dans le bassin de Laval, qui le conduisit au pied du mont Iseran, dont il gravit le revers septentrional. Pour arriver au sommet, le voyageur chemina deux heures sur la terre et une heure et demie sur la neige. Il opéra sa descente par le revers méridional, à travers des neiges fondues d'espace en espace, effectuant son retour par la vallée de l'Arc. Il rentra avec une abondante récolte de plantes à son quartier général, qu'il avait provisoirement fixé à Aix-les-Bains, et de plus, satisfait de la découverte d'une espèce nouvelle qui s'offrit à lui dans le bassin de Laval : *Meum adonidifolium* J. Gay.

Les principales plantes, tant observées que récoltées dans les différentes étapes fournies par M. Gay, furent les suivantes :

Aigue blanche (1^{er} juin) :

Lilium bulbiferum.

Ornithogalum pyrenaicum.

Entre Moûtiers et la gorge du Trébuchet (2 juin) :

Vesicaria utriculata.

Isatis tinctoria.

Laserpitium gallicum var. *angustifolium.*

Cerasus Mahaleb.

Carum Bulbocastanum.

Astragalus monspessulanus.

Stipa capillata.

Acer monspessulanum.

(1) J'éprouve le douloureux regret d'enregistrer ici la perte de cet homme éminent enlevé presque subitement, le 16 janvier 1864, à l'affection des botanistes français qui s'étaient habitués à le regarder comme un maître chéri, et à réclamer ses bons offices dans toutes les questions difficiles et douteuses. Pour ma part, j'ai maintes fois mis à contribution toute la bonté de son cœur et les inépuisables ressources de ses lumières. (Note ajoutée au moment de l'impression, décembre 1866.)

Aime :

| | |
|----------------------|---------------------|
| Tragopogon major. | Lactuca silvestris. |
| Asperugo procumbens. | Larrea aquatica. |

Entre Séez et Sainte-Foy :

| | |
|-----------------------------|---------------------------|
| Typha minima. | Chærophyllum hirsutum. |
| Hieracium dubium. | Larix europæa. |
| Poa alpina var. brevifolia. | Pirus Aria. |
| Potentilla intermedia. | Pteris crispa <i>All.</i> |
| Spergula saginoides. | Thlaspi alpestre. |
| Cerasus Padus. | |

Du pont de la Balme aux Brévières :

| | |
|------------------------|------------------------------------|
| Cortusa Matthioli. | Primula farinosa. |
| Juniperus Sabina. | Luzula lutea. |
| Lonicera alpigena. | Primula pedemontana <i>Thomas.</i> |
| Cardamine resedifolia. | — latifolia <i>Lap.</i> |

Bassin de Tignes (3 juin) :

| | |
|---------------------------------------|-------------------------------------|
| Rosa centifolia. | Orchis viridis. |
| Lychnis chalcedonica. | Artemisia Absinthium. |
| Rumex alpinus. | Saxifraga diapensoides <i>Bell.</i> |
| Campanula thyrsoidea. | Atragene alpina. |
| Potentilla alpestris <i>Hall. fl.</i> | Arenaria austriaca <i>Jacq.</i> |
| Carum Carvi. | Salix daphnoides. |
| Viola calcarata. | — cæsia. |
| Cirsium heterophyllum. | — grandifolia. |
| Ranunculus pyrenæus. | Ajuga alpina. |
| Crocus vernus. | Hepatica triloba. |
| Carex cæspitosa. | Pulmonaria angustifolia. |
| Erysimum pumilum <i>Gaud.</i> | Thalictrum fœtidum. |

Bassin de Laval :

| | |
|-----------------------------------|----------------------------|
| Meum adonidifolium <i>J. Gay.</i> | Sisymbrium tanacetifolium. |
| Imperatoria Ostruthium. | Carex atrata. |
| Colchicum alpinum. | Allium schænoprasum. |

Revers septentrional du mont Iseran (4 juin) :

| | |
|---------------------|----------------------------------|
| Pinus Cembra. | Primula pedemontana <i>Thom.</i> |
| Lloydia serotina. | Ranunculus rutæfolius. |
| Cherleria sedoides. | |

Revers méridional :

| | |
|------------------------|----------------------|
| Ranunculus glacialis. | Artemisia glacialis. |
| Petrocallis pyrenaica. | Achillea nana. |
| Herniaria alpina. | Anemone vernalis. |

Après quelques herborisations dans les environs d'Aix, M. Gay poussa une reconnaissance dans la vallée des Beauges, et le 28 juin, gravit le mont Trelod, sommité à laquelle Carlini et Planaz donnent une altitude de 2174 mètres et qui se recommande surtout au botaniste par le grand nombre de Lichens qu'elle recèle dans sa partie septentrionale.

Sur la fin de juin, M. Gay fit ses préparatifs de départ et rentra à Paris, emportant un bon souvenir de son séjour en Savoie, qui lui avait été profitable au double point de vue de sa santé et de ses études favorites.

Au voyage de M. Gay en a succédé un autre, plus général, que je dois vous retracer, parce qu'il est le seul, depuis Saussure, qui ait été entrepris dans un but largement scientifique et qu'il est, en quelque sorte, le corollaire de la grande expédition de l'illustre Génevois. Les difficultés qui s'opposèrent d'abord à son exécution, l'importance de ses résultats, méritent que j'entre dans quelques détails.

En 1844, M. Villemain, ministre de l'instruction publique, chargea MM. Martins, Auguste et Camille Bravais et Lepileur d'une mission scientifique dans les Alpes. Les quatre voyageurs partirent de Paris le 16 juillet, emportant avec eux une série d'instruments les plus parfaits et les plus appropriés aux expériences à faire dans ces hautes régions. Le Mont-Blanc devait être leur première station météorologique, et, cinquante-sept ans après les observations qu'y fit Saussure, le colosse des Alpes leur réservait encore de nouveaux sujets d'études. Les instruments, les vivres et les vêtements de sûreté exigèrent trente-cinq hommes pour les transporter au sommet. Trois guides choisis parmi les plus capables de la vallée, Jean Mugnier, Michel Coutet et Gédéon Balmat, étaient à la tête de la caravane : à eux la mission d'indiquer la route et le soin difficile d'en frayer la trace au milieu des neiges.

L'expédition quitte Chamonix le 28 juillet à sept heures et demie du matin ; partie par un temps des plus favorables en apparence, elle parvint à trois heures trente-cinq minutes au rocher des *Grands-Mulets* pour y passer la nuit. Le lendemain, à dix heures du matin, on avait atteint le *Grand-Plateau*, cette vaste plaine de neige qui occupe le centre d'un grand cirque formé par les sommités du Mont-Blanc. Là, les voyageurs sont cernés par la brume ; une neige fine et piquante tombe autour d'eux ; le thermomètre accuse — 2°, et la distance qui les sépare du sommet n'est plus que de 880 mètres. Que faire ? La franchir serait une témérité manifeste en présence des circonstances atmosphériques du moment. Il faut prendre une décision et se résigner au parti le plus sage. On dresse la tente sur le *Grand-Plateau* lui-même pour y attendre que le retour du beau temps permette de tenter l'ascension du cône terminal. Vain espoir ! Le mauvais temps continue toute la nuit, la neige tombe sans interruption, le vent souffle par rafales extrêmement violentes et rend toute observation impossible. La position n'étant plus tenable, on laisse en ordre sous la tente les objets qui s'y trouvaient déposés et l'on se met en devoir de redescendre à Chamonix.

Le 7 août, une nouvelle ascension fut tentée, les circonstances paraissant plus favorables que la première fois, mais comme la première fois devant aboutir à un insuccès tout aussi complet. Partis à sept heures du matin avec sept guides, les hardis voyageurs furent rendus au *Grand-Plateau* à six heures et

demie du soir. Ils furent heureux de retrouver en bon état la tente et les objets qu'elle contenait ; mais peu après leur arrivée, le grésil commença à tomber, l'orage se prit à gronder avec force, les éclairs et les éclats de tonnerre se succédaient sans interruption. Le lendemain, la situation ne s'était pas améliorée ; à dix heures du matin la neige tombait en grande quantité. Enfin, à trois heures du soir, les guides réunis en conseil déclarèrent qu'il était urgent de regagner la plaine à cause du danger des avalanches et de l'impossibilité de descendre, le lendemain matin, si durant la nuit la neige continuait à tomber aussi abondante. On se rendit aux conseils et à la vieille expérience des montagnards, en abandonnant encore pour la seconde fois les chers appareils sur lesquels reposaient les espérances des observateurs et tout l'intérêt de cette laborieuse campagne.

Ces deux tentatives infructueuses n'avaient point lassé le zèle des voyageurs. Bien résolus de risquer une troisième fois les chances d'une nouvelle ascension par un temps plus propice, persuadés du reste que le mois d'août ne s'écoulerait pas en entier sans revenir au beau, ils se rendirent, le 10 août, à Courmayeur, par le Grand-Saint-Bernard, et de là, gagnant les cols de la Seigne et du Bonhomme, ils opérèrent leur retour à Chamonix dans la journée du 19.

Les 25 et 26 août furent employés à visiter Sallanches, Saint-Gervais et le col de la Forclaz.

Le 27, le baromètre était remonté, et, le temps paraissant on ne peut plus favorable, on se prépara à un troisième départ, qui eut lieu à minuit avec sept personnes de la vallée. A onze heures du matin on était établi au Grand-Plateau où, dès midi, une série régulière d'observations météorologiques fut faite nuit et jour et de deux en deux heures, jusqu'au 1^{er} septembre. — Le 29, on se mit en route à dix heures du matin pour atteindre la plus haute sommité du Mont-Blanc, et à une heure quarante-cinq minutes on toucha au but tant désiré. C'est là, pour le dire en passant, la partie la plus redoutée de l'ascension, la plus semée d'angoisses, celle que bien des voyageurs exténués de fatigue ou de froid, n'ont pu achever heureusement. La descente eut lieu à six heures cinquante minutes du soir, pour rallier la tente du Grand-Plateau à sept heures quarante-cinq minutes. Cette dernière station fut enfin abandonnée le 1^{er} septembre vers midi, après cent six heures de séjour dans ce point extrême des Alpes.

Plusieurs faits importants sont acquis à ce voyage : je me borne à indiquer les principaux.

Les observations (météorologiques faites régulièrement à Chamonix, du 31 juillet au 9 août, et du 19 août au 4 septembre, servirent à faire connaître la loi de la variation diurne du baromètre dans cette vallée resserrée, où les observations de Saussure semblent indiquer une oscillation plus étendue qu'à Genève. Toutefois, sur les hautes montagnes, l'oscillation diurne est plus régulière que dans les plaines, surtout si le temps est serein. De dix heures du

matin à quatre heures du soir, le baromètre reste stationnaire ; il monte de quatre heures à dix heures du soir, et redescend de dix heures du soir à cinq heures du matin. — Une différence sensible fut notée par M. Camille Bravais entre les températures de l'Arve et de l'Arveyron, et, chose digne de remarque, devant Chamonix même, à un kilomètre de distance au-dessous du confluent de ces deux rivières, la différence de température des deux affluents se manifeste encore par la différence des deux rives. L'Arveyron est toujours plus froid en raison de l'écoulement du grand glacier des Bois et de la Mer-de-Glace qu'il représente. — Un autre fait, qui avait déjà attiré l'attention de Saussure, dans son mémorable séjour sur le col du Géant, fut consigné au Grand-Plateau : savoir, que la température du sol, non couvert de neige dans les temps sereins, était supérieure à celle de l'atmosphère. Le sol des hautes montagnes se trouve donc, pendant l'été, dans des conditions thermiques très-différentes, selon qu'il est recouvert de neige ou exposé à l'action directe des rayons solaires.

L'ablation de la neige, phénomène complexe résultant de la fonte et de l'évaporation, a été presque nulle pendant le séjour des voyageurs au Grand-Plateau. La fonte peut être considérée comme insignifiante à cette hauteur, tant que la température de l'air est inférieure à zéro. L'évaporation se maintient également dans les mêmes conditions.

L'intensité du son, qui paraît ne pas éprouver un très-grand affaiblissement dans les régions supérieures de l'atmosphère, l'intensité magnétique horizontale, qui diminue à mesure que la hauteur augmente, l'inclinaison, au contraire, qui reste sensiblement la même au sommet et au pied de la montagne, la neige des hautes et des basses régions, sa nature, ses veines bleues, les infiltrations qui se produisent entre ses couches, la chute des avalanches, les glaciers, leur ancienne extension sur la vallée de Chamonix et sur les vallées voisines, les traces de leur ancien séjour, les blocs erratiques enfin : voilà autant de questions qui réclamèrent l'attention des observateurs pendant leur séjour au Grand-Plateau et qui les occupèrent pendant les journées consacrées à l'exploration des bases du Mont-Blanc.

Les modifications que subit l'organisme dans certaines fonctions, à mesure que l'on s'élève dans les montagnes, modifications, du reste, plus ou moins complexes et plus ou moins sensibles suivant les individus, furent étudiées par M. Lepileur aux différentes stations du voyage. Ces observations nombreuses et répétées avec le plus grand soin sur tout le personnel de l'expédition, sont consignées dans un mémoire que l'auteur présenta à l'Académie des sciences, et qu'il publia dans la *Revue médicale*, année 1845.

La botanique ne fut pas négligée, et en dehors de ses préoccupations météorologiques, M. Martins s'était chargé de lui faire sa part. Les recherches de géographie botanique ont toujours été poursuivies avec une sorte de prédilection par le savant professeur de Montpellier ; aussi entraînait-il dans ses goûts et

dans ses précédents d'ajouter de nouveaux documents à ses anciennes études. La station des Grands-Mulets lui fournissait une belle occasion de constater la limite supérieure de la végétation dans ce point élevé des Alpes. Sans doute, tous les naturalistes savent avec quelle profusion la vie est universellement répandue, et comment, dans chaque zone, elle revêt des attributs particuliers. Saussure trouva des papillons sur le Mont-Blanc; Ramond en aperçut dans les solitudes qui entourent la cime du Mont-Perdu. Parvenus sur la pente orientale du Chimborazo, à une hauteur de 5879 mètres, Al. de Humboldt et Bonpland reconnurent des diptères ressemblant à des mouches, qui bourdonnaient autour d'eux, et à cette élévation, comme dernière trace de la vie végétale, le *Lecidea geographica* Fries. L'organisation animale, plus flexible, peut subsister bien au delà des limites où s'arrête celle des végétaux. La vie et la multiplicité de ses formes sont toujours en raison directe de la chaleur, et à mesure que la chaleur vivifiante fait défaut, la force organique et la vie diminuent aussi graduellement. Quoi qu'il en soit, M. Martins a recueilli aux Grands-Mulets, le 1^{er} septembre 1844, un certain nombre d'espèces qu'il a bien voulu me communiquer, et qui furent déterminées par M. Gay, avec cette précision rigoureuse qui lui était habituelle en pareil cas (1).

Ce sont là des renseignements précieux à noter sur l'altitude extrême de la végétation dans la vallée de Chamonix. Ils servent à prouver que la persistance des neiges semble s'opposer plus que tout autre obstacle à la propagation des plantes à de grandes hauteurs. Lorsqu'au-dessus de la limite perpétuelle des neiges, on vient à rencontrer une anfractuosité de rochers plus ou moins exposés au soleil et recouverts d'un peu de terre végétale, on peut toujours s'attendre à la présence de quelques espèces dont le nombre, pour les différents points extrêmes de la chaîne des Alpes, est encore assez mal déterminé.

Au mois d'août 1860, M. Chatin, professeur à l'École de pharmacie, dirigea une excursion botanique en Savoie et en Suisse. Accompagné de cent quatre-vingt-quinze élèves qu'il venait initier à la végétation de nos montagnes, il débuta par une course au mont Vergy, entre Bonneville et Cluses, herborisa dans la vallée de Chamonix, et poursuivit ses explorations en Suisse, en traversant le col de Balme. Cette excursion, bien connue des lecteurs du Bulletin de la Société, est une innovation que nous devons aux chemins de fer, et, grâce à eux, nous avons tout lieu d'espérer que les Alpes seront bientôt comprises au nombre des courses botaniques des environs de Paris.

Les pérégrinations de ces illustres étrangers sur le sol de la vieille Allobrogie forment le premier trait de notre histoire; j'ai maintenant à vous montrer le second dans la personne de nos propres botanistes. Si les pionniers savoyards ne sont pas de ceux qui aient le plus agrandi notre chère science par leurs

(1) On trouvera cette liste dans le travail présenté par M. Ch. Martins à la Société le 24 mars 1865. (Voy. le *Bulletin*, t. XII (Séances), p. 159.)

écrits, du moins ils ont bien mérité d'elle par leur zèle incomparable, et ils l'ont servie fort utilement, en soumettant depuis un siècle et demi les plantes des Alpes à l'examen de nos maîtres. *Il y a diversité d'aptitudes parmi les intelligences, si j'en crois Bossuet; donc à chacun son rôle dans l'édifice commun de nos connaissances.*

VI

Les plus anciens souvenirs de la botanique de Savoie se rattachent aux noms de Voysin, d'Éminet et de Bojearon. Tous les trois ont cela de commun d'avoir cultivé la science sans laisser le plus léger document qui rappelle leur passage; tous les trois sont inscrits au début de nos traditions locales, et deviennent ainsi les premiers représentants de l'histoire naturelle parmi nous.

Dans les premières années du siècle dernier, initié de bonne heure par son père à la connaissance de la botanique, Voysin courut les montagnes d'Annecy, son pays natal, Chamonix, la vallée d'Aoste, le Mont-Cenis, et forma un herbier des plantes qu'il devait à ses nombreuses courses. Il se rendit ensuite à Paris pour étudier la médecine, et eut soin d'emporter avec lui sa collection, précieuse pour l'époque; mais Voysin, devenu médecin militaire dans les armées autrichiennes, se renferma dans un silence absolu à l'endroit de ses premières études, de sorte que la collection du premier botaniste savoyard s'est perdue sans laisser aucune trace.

Compatriote à la fois et contemporain de Voysin, Éminet se voua à l'étude des plantes. Il fut en relations très-suivies avec Allioni, qui le fit nommer membre correspondant de l'Académie des sciences de Turin, lors de sa fondation en 1772. Après l'incorporation de la Savoie à la France, en 1792, devenu suspect en raison de son habit ecclésiastique, Éminet quitta Annecy, et se réfugia à Turin auprès de son ami, qui le vit mourir quelques années après.

Bojearon, professeur de pharmacie à Chambéry, s'adonna avec passion à la botanique. En correspondance avec Antoine de Jussieu, le premier de cette illustre famille, il lui faisait part de ses récoltes et lui adressait au Jardin-du-roi des plantes des Alpes. Il fit un herbier de quelque valeur, qui tomba, après sa mort, entre les mains du pharmacien Sylva. Allioni nous apprend qu'à son passage à Chambéry, en 1750, Bojearon venait de mourir, et que Sylva lui offrit un fascicule de plantes qui avaient été destinées à Jussieu par son propre défunt correspondant.

Sur la fin du siècle, et au sein même de notre pays, nous retrouvons un homme d'une autre trempe, pleinement initié au mouvement scientifique de son époque, un naturaliste à la façon de Saussure, observateur zélé, hardi et courageux, campant en plein air comme lui, passionné comme lui pour l'étude des montagnes, s'associant à ses travaux, prenant part à ses découvertes et venant à son heure discuter les problèmes nouveaux que l'illustre observateur soulevait sur ses pas à travers les Alpes. J'ai nommé Vichard de Saint-

Réal, figure accentuée, savant d'une rare valeur, administrateur habile, qui a su mener de front la météorologie, la géologie et la botanique. En 1780, intendant de Saint-Jean-de-Maurienne, il offrit l'hospitalité de sa demeure à Saussure, en route pour le Mont-Cenis ; et douze ans après, il eut encore l'extrême satisfaction de le revoir à la cité d'Aoste, qu'il administrait alors en la même qualité. Vichard de Saint-Réal a fait une étude toute spéciale du Mont-Cenis, et dans une importante et volumineuse publication (1), qui a paru ces années dernières sur les États sardes, je trouve une mention de soixante plantes, récoltées par lui à Ronche, une des plus riches localités du nœud des Alpes grecques et des Alpes cottiennes (2).

En 1808, De Candolle, nommé professeur à la Faculté de médecine de Montpellier par le ministre Cretet, notre compatriote, avait fait de cette ville un centre d'études botaniques digne des plus beaux jours de l'école d'Upsal. Par son enseignement, empreint d'une chaleur d'âme peu commune, relevé de plus par une élocution facile et entraînant, le nouveau professeur popularisait la science et exerçait sur ses destinées la plus heureuse influence, en même temps que par sa rare bienveillance il encourageait les élèves, auxquels il savait inspirer le goût de ces attrayantes études. Toujours zélé, toujours infatigable, il avait fondé une Société d'émulation d'histoire naturelle qu'il présidait lui-même. C'est dans cette petite société qu'un des nôtres vint puiser le goût de la science qui a signalé sa carrière. — Né à Latour, en Faucigny, en 1786, Pierre Dufresne avait pris place parmi les auditeurs de la Faculté. Captivé par l'éloquence du maître, il participa au mouvement botanique qui surgit à cette époque dans le midi de la France, et publia sous les auspices de De Candolle l'*Histoire naturelle et médicale de la famille des Valérianées*. En 1816, invariablement attaché à son maître, il le suivit à Genève, et y resta jusqu'à sa mort.

Avec Perret, d'Aix-les-Bains, commence la série de nos infatigables collecteurs, dont l'existence a été remplie par la recherche et l'étude des plantes indigènes de la Savoie. En 1795, Perret passa en Égypte à l'âge de trente-deux ans, et c'est là qu'il débuta dans l'étude de l'histoire naturelle ; c'est aux rapports qui s'établirent entre le drogman de l'armée d'occupation et Delile, le directeur du jardin botanique du Caire, l'auteur de la *Flore d'Égypte*, et plus tard, le successeur de De Candolle dans la chaire de botanique de Montpellier, qu'il dut de compter parmi les botanistes de notre âge. Rentré en 1811 dans le sein de sa famille avec de nombreuses collections, Perret tourna toutes ses pensées vers les productions de son pays. Le bassin d'Aix, le mont Semnoz,

(1) *Dizionario geografico, storico-statistico, commerciale degli stati di S. M. il re di Sardegna*, compilato per cura del professore Goffredo Cazalis. Turin, 1836-1842.

(2) Dans mes Études intitulées : *De Saussure, sa vie, ses voyages et ses observations dans les Alpes de Savoie*, j'ai donné de plus longs détails sur la carrière scientifique de ce naturaliste.

la vallée des Bauges, furent pendant près de vingt-six ans l'objet de ses investigations, qu'il étendit, en 1828, au littoral de la Méditerranée. Montpellier, Marseille, Hyères et Nice furent successivement visités par lui à cette époque. Lié par les rapports de la plus étroite amitié avec Colla, il aimait à lui faire les honneurs de sa localité, et prenait plaisir à adresser ses trouvailles au botaniste piémontais, qui les a consignées dans son *Herbarium pedemontanum*. L'herbier de Perret fait aujourd'hui partie des belles collections du grand séminaire de Chambéry. Il a été remis en très-bon ordre par les soins de M. l'abbé Léon Rosset, professeur de théologie, qui compte parmi les sagaces investigateurs de l'histoire naturelle de nos montagnes.

Bonjean nous apparaît avec le même caractère : c'est le même dévouement, le même culte, la même passion pour les plantes de son pays, auxquelles il a exclusivement réservé toute son existence. C'est l'homme du Mont-Cenis par excellence, *cenisius tanquam nuncupandus*, pour user d'une expression de De Notaris, que nous aimons à lui conserver. Avec lui, les plantes de cette belle région sont poursuivies dans leurs retraites les plus cachées, récoltées en nombre considérable et distribuées dans les principaux herbiers de l'Europe. Plusieurs d'entre nous, messieurs, ont pu voir au Jardin-des-plantes de Paris ou dans l'herbier Delessert, des étiquettes pour ainsi dire microscopiques, sans signature, le plus souvent adhérentes à l'unique échantillon d'une plante alpine : ces étiquettes-là émanent du botaniste de Chambéry. Les indications qu'il a données relativement aux plantes de la Savoie ne sont pas toutes d'une certitude absolue, et plus d'une fois, dans l'ardeur incroyable avec laquelle il travaillait, Bonjean fut porté à doter son pays d'espèces qui ne lui appartiennent réellement pas.

Huguenin, élève de Bonjean, marcha sur les mêmes traces, subit les mêmes influences, et parut n'avoir d'autre souci que d'entasser récoltes sur récoltes pour arriver à multiplier ses échanges avec les principaux botanistes. Doué d'une santé de fer, d'une activité à toute épreuve, il parcourut les différents points de la Savoie, les environs de Chambéry, Chamonix, la Tarentaise et la Maurienne. La vallée du Mont-Cenis fut toujours l'objet de ses courses de prédilection, vallée bien faite pour l'attirer et qui lui a toujours fourni la meilleure part de ses abondantes provisions. Il récoltait de tout en grand et en nombre, opérant rapidement ses dessiccations, sachant merveilleusement conserver à ses plantes la fraîcheur de l'état de vie, justifiant ainsi le vieil adage médical : *tuto, cito et jucunde*. En fait de zèle et de dévouement, il ne le cédait à aucun botaniste de son temps. Pour vérifier une localité nouvelle, pour rechercher une plante nouvellement indiquée, il ne connaissait ni repos, ni trêve, ni sacrifices. Il était toujours prêt pour satisfaire les immenses besoins qui dévoraient son âme de chercheur. Comme on peut le voir, Huguenin n'était pas un homme de cabinet, il n'a presque jamais eu le temps d'écrire. Toutefois, il a inséré dans les *Mémoires de l'Académie de Chambéry*, dont il faisait

partie, deux *Notes* : l'une *Sur quelques plantes rares observées en Savoie*, et l'autre *Sur quelques plantes phanérogames qui aiment exclusivement le voisinage des habitations de l'homme*.

Les trois botanistes que je viens de nommer n'ont décrit, à la vérité, aucun des objets de leurs études favorites, mais je ne crains pas d'avouer que leur existence a été bien remplie, et que leur exemple prouve surabondamment qu'on peut bien mériter de l'histoire naturelle de son pays en recueillant et en classant les êtres qui appartiennent à son domaine. « Dans les sciences naturelles, en » effet, quiconque joint à l'amour de la vérité, de l'exactitude dans l'esprit, » quelle que soit d'ailleurs la portée de son intelligence, peut aspirer à être » utile. Depuis le simple collecteur, qui n'a besoin, à la rigueur, que de bons » yeux et de bonnes jambes, jusqu'à ces intelligences supérieures qui, par des » rapprochements ingénieux et des inductions profondes, savent tirer des faits » particuliers l'expression des lois générales, il y a d'utiles travaux pour tous. » Cet avis d'un éminent botaniste de l'école de De Candolle est aussi le mien, et, comme lui, je crois que dans l'étude des œuvres de Dieu, il y a place pour tout le monde.

La marche naturelle de cet exposé me conduit à inscrire ici le nom d'un observateur en qui se révélèrent, dès son jeune âge, des dispositions heureuses pour l'histoire naturelle. Né à Genève dans une position des plus modestes, Louis Coppier ne parvint qu'à travers mille difficultés à pouvoir donner carrière à ses goûts. Il se forma dans cette ville aux leçons de Reuter et s'établit ensuite à Bonneville. Dans cette situation, au centre de la vallée de l'Arve, son champ d'exploration était trouvé : aussi la faune, la flore et la géologie du Faucigny furent alors l'objet de ses persévérantes et laborieuses recherches. Il était, depuis quatre ans, chargé de la direction du musée d'Annecy, lorsqu'un accident vint, en 1849, l'enlever prématurément à ses études et trancher le fil d'une existence appelée à de meilleures destinées.

Quant au présent, qu'il est bon de relier au passé, nous trouvons autour de nous bon nombre d'adeptes. Dans la Savoie du Nord, MM. les abbés Chevalier, Delavay, Grosset, Mermoud, Puget, et MM. Dumont, Payot et Personnat cultivent la science avec la même ferveur que leurs devanciers. — On doit à M. Dumont, de Bonneville, un *Catalogue des plantes de la Tarentaise*. — A Chamonix, M. Payot a rassemblé les plantes des vallées du Mont-Blanc et publié l'énumération des Lichens des montagnes qui les séparent dans les *Annales des sciences naturelles du canton de Vaud*. — M. l'abbé Delavay, dans la vallée de Megève, M. l'abbé Grosset, dans les montagnes des Aravis, M. l'abbé Puget aux environs d'Annecy, dont il a fait connaître les principales plantes, M. l'abbé Mermoud, qui a exploré une grande partie du Faucigny, sont au nombre des floristes doués du feu sacré, qu'ils savent heureusement entretenir. — M. l'abbé Chevalier, professeur au grand séminaire d'Annecy, possède une bibliothèque d'histoire naturelle des plus complètes. Explorateur

patient et intrépide, observateur d'une sagacité rare, il a découvert, le 10 juillet 1861, dans les bois de sapins à Crest-Voland, canton d'Ugine, le *Trientalis europæa* L. Cette jolie Primulacée du nord de l'Europe, très-abondante dans cette localité au sommet du lieu que l'on indique vulgairement sous le nom de *Grand-Bois*, n'avait pas encore jusqu'ici de station connue dans le domaine de la flore française. Jadis professeur au collège des Barnabites à Montcalier, près de Turin, notre ami ne s'est pas fait faute de parcourir les bords du Pô, la vallée de Pignerol, de remonter à plusieurs reprises jusqu'au Mont-Cenis et toujours avec un rare bonheur (1).

Un autre membre de la Société, M. V. Personnat, nous est venu du littoral de l'Océan. Il a quitté la Charente-Inférieure pour les vallées du Haut-Faucigny, et dans sa nouvelle résidence, à Sallanches, il s'est constitué, dans l'*Abeille de Chamonix*, l'historiographe de ce merveilleux pays qu'il explore chaque saison avec zèle. Dans ses courses, notre confrère croit avoir découvert deux espèces nouvelles : l'une, *Pedicularis Letourneuxii*, qu'il a dédiée à son premier maître, et l'autre, *Rhinanthus glacialis*. Cette découverte me paraît mériter intérêt pourvu qu'elle soit confirmée ultérieurement.

Un dernier souvenir se lie à la Savoie septentrionale. Sur les confins du Valais, du Chablais et du Faucigny, est situé Champéry, village remarquable pour avoir été la patrie et la résidence d'un savant naturaliste, l'abbé Clément, grand ami de Saussure, mort en 1810, et le premier qui ait fait l'ascension de la Dent-du-Midi. On voyait dans son presbytère une bibliothèque de 800 volumes, la plus riche du Valais, surtout en ouvrages d'histoire naturelle. Il est à regretter que cette bibliothèque ait été dispersée à la mort de son propriétaire. Le doyen Bridel, dans son *Conservateur suisse*, dit qu'on remarquait encore chez lui « un herbier composé des plantes les plus rares des » Alpes, parfaitement desséchées et conservées ; une collection de papillons et » d'autres insectes du pays, ainsi que plusieurs échantillons très-intéressants » de minéralogie ». L'herbier de Clément fut acheté par Ducrey, fondateur du collège de Mélan, pour la somme minime de quatre-vingts francs, et là, dans les fortunes diverses qui ont pesé sur l'établissement du nouveau propriétaire, cette précieuse collection a totalement disparu.

Si nous tournons nos regards du côté de la Savoie méridionale, nous rencontrons d'autres prosélytes qui sont dans leurs localités des praticiens consommés. Les environs de Chambéry, la Maurienne et la Tarentaise, ont été l'objet des explorations de MM. Perrier et Songeon, auxquels nous devons une revue critique parfaitement faite du genre *Gentiana*.

(1) Après la session du Mont-Cenis, M. l'abbé Chevalier et M. l'abbé Ravain, professeur d'histoire naturelle à l'institution de Combrée près d'Angers, ont visité la vallée du Reposoir, la vallée de Chamonix, et porté leurs pas jusqu'à la Mer-de-Glace. Ce voyage, malgré un temps peu favorable, a été signalé par la récolte de quelques plantes remarquables. (Note ajoutée pendant l'impression.)

M. Alfred Chabert (de Chambéry), aujourd'hui chirurgien aide-major au 67^e de ligne, à Oran, après des courses multipliées dans le bassin de sa ville natale et dans le département de l'Isère, a communiqué à la session extraordinaire de Grenoble, en août 1860, une *Esquisse de la végétation de la Savoie*, dans laquelle il s'est attaché à bien préciser la physionomie botanique de notre pays (voy. le *Bull.* t. VII, p. 565).

En Maurienne, nous possédons deux botanistes intrépides, qui connaissent mieux que personne la végétation du Mont-Cenis. Depuis longues années, cette localité privilégiée est l'objet de leurs investigations sans cesse renouvelées. Le premier est le chanoine d'Humbert, professeur de physique au collège de Saint-Jean, et le second, le docteur Bellot (de Lanslebourg). L'herbier de ce dernier renferme des richesses nombreuses sur la flore de la Haute-Maurienne.

La Tarentaise a son *Curieux de la nature* dans un pharmacien de Moûtiers, M. Thabuis, qui a porté ses recherches principalement sur la vallée de Pratoignan, vallée bien connue des Italiens au temps d'Allioni.

M. Didier, sous-préfet d'Albertville, se range parmi les explorateurs du Mont-Cenis et surtout de la vallée de Saint-Jean-d'Arve, c'est à lui qu'on est redevable de la découverte en Maurienne du *Tulipa Didieri* Jord.

Et, pour achever cette revue, à la fois rétrospective et contemporaine, je dois ajouter que notre éminentissime Président est, depuis plus de quarante ans, parmi nous le plus zélé et le plus constant propagateur des études botaniques. Le vénérable cardinal a compris de bonne heure les admirables rapports qui unissent la théologie à la science de Linné. Il a compris que l'Église ne peut rester en arrière d'aucune des nobles aspirations de l'esprit humain. La philosophie, l'histoire, la littérature, l'éloquence, ont eu dans son sein de grandes illustrations. La botanique a recruté dans les ordres monastiques un contingent de hardis explorateurs qui furent en même temps des savants de premier ordre. Barrelier, Boccone, Plumier, Feuillée, Labat, Charlevoix, sont des noms acquis à l'histoire de la science, noms illustres qui viennent surabondamment prouver que la science n'est pas incompatible avec les devoirs de la vie religieuse, et que l'étude de la nature, suivant la belle expression de M. le comte Jaubert, conduit aussi au vestibule de la prière. S. Ém. M^{sr} Billiet a été des premiers, dans l'épiscopat, à introduire l'histoire naturelle dans son grand séminaire, où l'étude en est professée avec distinction, et, au milieu de ses travaux de tout genre, elle a cultivé les différentes branches de notre science avec un attrait qui ne s'est jamais démenti.

Messieurs, en terminant, je ne puis vous dissimuler toute la joie que j'ai éprouvée en retrouvant ici d'anciens amis, d'anciens camarades d'herborisations, qui me rappellent la mémoire toujours aimée de notre regrettable maître Adrien de Jussieu. C'est lui qui nous a ouvert la carrière; c'est auprès de lui que j'ai puisé le goût de la science, et ce sont ses propres inspirations qui

m'ont conduit, moi aussi, avec une sorte de passion et dans ces vallées et dans ces montagnes des Alpes, auxquelles se rattachent les glorieux souvenirs que j'ai eu l'honneur d'exhumer à vos yeux. La botanique savoyarde consacra religieusement votre passage, et, tout en consignait dans ses annales la session extraordinaire du Mont-Cenis de 1863, elle a tout lieu d'espérer que ce ne sera pas la dernière, et qu'en temps opportun vous songerez à porter vos pas vers les lieux popularisés par le nom de Saussure.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE CONCERNANT LES BOTANISTES DONT LES VOYAGES OU LES OUVRAGES SE RAPPORTENT PLUS OU MOINS DIRECTEMENT AUX ALPES SAVOYARDES (1).

Première série. — Botanistes suisses.

1° JEAN BAUHIN, né à Bâle en 1544, mort en 1613, le plus distingué des botanistes de son temps, porta ses pas en Savoie et dans une grande partie de l'Europe. Il laissa en manuscrit une histoire universelle des plantes, qui ne fut publiée que quarante-sept ans après la mort de son auteur par les soins de Dominique Chabrey, médecin de la ville d'Yverdon, et de François-Louis de Graffenried, bailli bernois :

Historia plantarum universalis et absolutissima, auct. J. Bauhino et J.-H. Cherlero, quam recensuit et auxit Dom. Chabræus, juris verò publici fecit Fr. Lud. a Graffenried. 3 vol. in-fol. Ebroduni, 1650—1651.

Cet ouvrage, véritable monument de la science du XVII^e siècle, renferme la description de 5266 espèces ; il consigne la première et la plus ancienne mention d'une plante de Savoie, l'*Artemisia Absinthium*.

2° JOH.-JAC. SCHEUCHZER a publié :

Oùρεσιφοίτης helveticus, sive itinera per Helvetiæ alpinas regiones facta, etc., in quatuor tomos distincta. In-4°. Lugduni-Batavorum, 1723.

3° HALLER, né à Berne le 16 octobre 1708, mort dans la même ville le 12 décembre 1777, visita le Salève, le Chablais, et exécuta plus de vingt-cinq excursions dans les montagnes de la Suisse, pour rassembler les matériaux de la flore helvétique.

Historia stirpium indigenarum Helvetiæ. 3 vol. in-fol. avec un volume de planches. Berne, 1768.

Cette Flore, classique en Suisse, renferme la description exacte de 2486 plantes.

4° HORACE-BÉNÉDICT DE SAUSSURE, né à Genève en 1740, professeur de philosophie en 1762, mort en 1799, a publié :

Recherches sur l'écorce des feuilles et des pétales. 1 vol. in-12. Genève, 1762.

Voyages dans les Alpes. 4 vol. in-4°. Neuchâtel, t. I, 1779 ; t. II, 1786 ; t. III et IV, 1796.

On y trouve l'indication de près de 300 plantes propres à plusieurs montagnes du Faucigny et de la chaîne centrale.

De deux nouvelles espèces de Trémelles douées d'un mouvement spontané (*Journ. de physique*, t. XXXVII, p. 401—409 ; décembre 1790).

En mai 1790, Saussure, allant passer quelques jours aux eaux d'Aix-les-Bains, Bonnet

(1) On a cru convenable de joindre à cette notice l'indication des travaux publiés pendant le laps de temps qui s'est écoulé entre la session tenue à Chambéry et la date de cette publication (*Note ajoutée pendant l'impression*, janvier 1867).